

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 24

Artikel: Théâtre Lumen
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220341>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

**L'HERITAGE**

Dans une charmante contrée du plateau suisse j'ai découvert un village que la nature semble avoir choisi pour en créer une oasis de fleurs et de verdure.

Des poètes l'ont chanté : ils l'on appelé : Perle ; et c'est le nom que je lui donne : depuis le premier séjour que j'y fis, je reviens à lui chaque printemps, comme l'hirondelle à son nid.

J'aime ses maisons aux abords soignés, ses rues tranquilles et propres, ses vergers dont les arbres aux grands rameaux abritent les hôtes ailés, revenus pour chanter la saison de leurs amours.

J'aime aussi ses habitants qui ont gardé fidèlement les traditions de leurs prédecesseurs en restant attachés à leurs maisons, à leurs terres comme l'enfant à la mère qui le nourrit.

Et pourtant, au cours des années, parmi tant de beautés réunies, j'ai découvert des plaies attristantes : la cupidité, la jalouse ont déposé leurs redoutables semences parmi les fleurs exquises, le ver rongeur, au cœur des plus beaux fruits !

Depuis mon premier séjour à Perle, je suis reçu en ami dans la famille Perrelet dont le chef passe paisiblement ses dernières jours entre sa fille Louise et son petit-fils Georges, orphelin de père et de mère. Cette dernière lui a confié à sa mort son unique enfant qui, dès lors, a été l'objet des soins les plus tendres, le cœur de sa tante ayant trouvé là l'occasion de déployer ses trésors de dévouement et d'affection : entre l'enfant et la vieille fille s'est noué l'un de ces liens que la mort seule peut briser.

L'ancien Perrelet a encore une autre fille, Mlle Adèle, un peu plus âgée que sa sœur et qui remplit depuis de nombreuses années les fonctions de gouvernante chez de lointains parents de la famille qui habitent Genève. Enfin Auguste, le seul fils est actuellement fermier de son père et demeure depuis son mariage non loin de la maison paternelle. J'ai redouté dès l'abord que la jeune femme d'Auguste ne réponde pas aux sentiments élevés de la famille où elle est entrée : de plus, j'ai cru comprendre que la présence de Georges dans la maison du grand-père lui était insupportable.

Avant de songer à recueillir de mes séjours à Perle des notes qui me rappelleront plus tard de bons et chers souvenirs, j'ai observé chacun des membres de cette famille à laquelle je me suis sincèrement attaché : c'est pourquoi je me sens au cœur de l'inquiétude à son sujet. Mlle Louise, en particulier porte en elle, malgré son abord sans cesse avantage et paisible, une peine dont je n'ai appris la cause qu'à la longue, et particulièrement par des allusions de Mme Jeanne, la femme d'Auguste, à certain personnage, un pas grand'chose, selon elle, et qui en voulait aux biens de l'ancien Perrelet. Et enfin, je suis arrivé à connaître dans tous ses détails l'histoire du pauvre amour de celle que toute la famille appelle : « tante Louise ».

Demeurée au village, sans jamais s'en éloigner, non plus que de la maison confiée à ses soins depuis la mort de sa mère, Louise s'est attachée, très jeune encore, à François Michaud, un garçon travailleur et honnête ; mais, n'ayant d'autre fortune que son courage et ses bras, il avait bien vite compris qu'il ne serait jamais considéré comme un parti convenable pour celle qu'il aimait de toutes les forces de son âme. Pourtant, leur affection réciproque datait de loin, de toujours, disaient-ils, lui et Louise ! Et cette affection avait pris des racines si profondes qu'ils avaient trouvé légitime de parler ensemble de leur union. C'est à ce moment que tante Louise s'était convaincue de l'anomie de son entourage contre celui qu'elle avait choisi. Son père seul, ne voyait pas François de trop mauvaise grâce ; mais Mlle Adèle, prévenue par une lettre dont elle ne voulut jamais faire connaître l'auteur, jugea nécessaire de faire un séjour dans sa famille, avec la décision bien arrêtée de mettre fin aux projets inadmissibles des deux amoureux.

Il y eut dans la maison des scènes et des larmes ; depuis cette époque, tante Louise soupire et souffre en silence ; depuis lors aussi, elle redoute les visites de sa sœur et éprouve un véritable soulagement, chaque fois qu'elle la voit repartir pour Genève.

Une surveillance attentive est exercée autour de la maison du grand-père ; mais cette surveillance n'empêche nullement Louise et François de s'aimer et d'espérer en l'avenir qu'ils voient pourtant avec angoisse se restreindre à mesure que s'écoulent les jours.

Pendant des années on les a vus chaque dimanche se promener ensemble à travers les prés et le long des sentiers fleuris ; et, tandis qu'ils cueillaient les marguerites au cœur d'or et les pavots éclatants au bord des champs de blé prêt pour la moisson, l'amour chantait dans leurs coeurs ses éternels refrains.

Aujourd'hui, l'inquiétude succède à l'espérance : on ne voit plus les deux amis courir dans la campagne en fête. Assis sur le banc du jardin qui s'appuie au grand églantier qu'ils ont planté ensemble, il y a bien des années, hélás, ils se regardent avec tristesse, indifférents à tout ce qui ne concerne pas leur rêve enterré.

— Rien ne pourra te détourner de moi, Louise ? Tu me l'as promis souvent, mais redis-le encore ! Il faut que je l'entende pour trouver le courage de recommencer une nouvelle semaine, encore et toujours seul !

— Non, rien au monde, François, n'a pu et ne pourra nous séparer. Que feras-tu sans moi ? et moi, pauvre ami, que feras-tu sans moi ?

— Je suis sans cesse inquiet et n'ose penser à ce qui surviendrait, si ta sœur revenait pour vivre entre ton père et toi, nous séparant pour toujours !

— Elle ne nous séparera jamais : aussi longtemps que vivra mon père, je resterai près de lui, puisque mon frère, sa femme et Adèle se sont opposés à ce que tu viennes habiter chez nous ; mais ensuite, personne ne pourra me retenir... et je serai avec toi, jusqu'à la fin !

Puis, ils parlent de Georges, l'orphelin qu'ils aiment comme leur enfant. Il va se marier bientôt, et ce mariage est une joie pour la famille d'Auguste qui n'aura plus à se préoccuper des avantages que ce neveu retire de son séjour dans la maison du grand-père. Georges, dont la présence est chère au cœur souvent découragé de tante Louise, se trouve pris, à son tour, par le sentiment que les poètes de tous les temps n'ont jamais qu'imparfaitement décrits. Depuis deux ans déjà, Georges poursuit son rêve : il va se réaliser ! ...

* * *

Je suis revenu à Perle plus tôt que les autres années, étant invité à assister au mariage de Georges et d'Elisa. Il a eu lieu la semaine dernière, par un jour radieux, image du bonheur des jeunes époux.

Actuellement, dans notre pays, du plus riche au plus humble villageois, les mariés se rendent à l'église en landau, en automobile, etc. Mais pour cette fois il n'y eut ni chevaux ni voitures et c'est à pied que le long cortège de parents et d'amis a suivi les époux jusqu'au temple de Perle. De nombreux coups de canon ont salué notre passage au village : des deux côtés de la rue se tenaient les femmes et les enfants, ces derniers escortant d'avance les pièces de monnaie que l'usage exige de leur octroyer.

Du côté des dames on entendait des remarques :

— Eh bien ! en voilà une de plus à la chaîne !
— Hélas ! que le bon Dieu la voie aller ! On ne sait jamais où ce jour va nous conduire !

Les jeunes mariés, eux, voient l'avenir comme un ruisseau paisible ou comme le ciel bleu qui sourit à leur mariage.

Le soir, pour le repas servi chez le grand-père, arrivèrent de nombreux invités. Georges et Elisa ayant insisté auprès de tante Louise et de François pour qu'ils fissent partie de la noce en qualité de demoiselle et de garçon d'honneur, ils avaient fini par se décider.

Lorsque la gaieté eut conduit la société à annoncer que chaque convive se trouvait tenu de dire « la sienne », François, son tour venu, refusa de chanter en prétextant son manque d'habileté et aussi son âge.

Chacun doit passer par là ; et même de beaucoup plus âgés que vous, lui fut-il répondu ; personne n'y échappera !

Après de nouvelles instances, François finit par se décider.

— Puisqu'il le faut, dit-il, j'essaierai de vous chanter une vieille, celle que nous aimions tant lorsque nous étions jeunes. Tu t'en souviens, Louise ? Et tu veux m'accompagner, comme autrefois ?

— Moi ? à mon âge ? le pensez-vous ! dit Louise.

A force d'insistance, les deux vieux amis, en s'encourageant du regard entonnèrent de leurs voix qui tremblaient la romance de leur jeunesse :

« Que le temps me dure,
Passé loin de toi !...
Toute la nature
N'est plus rien sans toi !
Le plus vert bocage
Quand tu n'y es pas,
N'est qu'un lieu sauvage,
Pour moi sans appas ! » etc.

Ce chant qui exprimait un amour vrai comme le leur, était long ; et quand il fut terminé, chacun avait compris la peine imposée à ces deux êtres, victimes

de spéculations égoïstes et toute la tristesse contenue dans les souvenirs évoqués par ce chant, d'un temps lointain... le temps de l'espérance !

Georges et Elisa étaient placés près d'eux et des larmes montèrent aux yeux de ces deux couples, dont l'un saluait l'aurore du bonheur, tandis que l'autre disait adieu à son rêve de jeunesse.

* * *

Une fois de plus me voici revenu à Perle où je coule une suite non interrompue de journées paisibles. Lors de mon retour, j'ai savouré toutes les merveilles du printemps, depuis les haies d'aubépine aux fleurs blanches comme neige jusqu'aux arbres dont les branches plient aujourd'hui sous le poids des fruits mûrs.

J'ai parcouru les prés sillonnés d'andains épais où la fraîche marguerite et l'esparsette rose étaient tombées pour mourir sur un lit de verdure. J'ai gravi maintes fois la colline au pied de laquelle Perle est posé dans son écrin fleuri et, arrivé au sommet, je me suis assis pour contempler le tableau le plus enchanteur qui puisse se dérouler sous le regard des hommes ! Au loin les Alpes, aux assises de rocs et aux têtes couronnées de neige, s'élèvent au-dessus des plaines fribourgeoises et vaudoises ; plus près, notre beau lac éteint ses eaux tranquilles, et sur ses rives je vois briller les clochers de riants villages dont Perle me semble le plus beau et le plus digne d'être aimé !

Un soir de la semaine dernière, après avoir quitté ma place de préférence à l'apparition de la première étoile, il me prit envie de passer chez Mlle Louise pour lui souhaiter une bonne nuit avant de rentrer chez moi. Je trouvai la maison bouleversée par un événement inattendu : l'ancien Perrelet qui avait fait encore pendant l'après-midi sa promenade habituelle, s'était affaissé au moment où il s'entretenait avec sa fille Louise ; il avait poussé quelques plaintes, quelques soupirs... et la mort l'avait pris !

Ce fut Georges, accouru auprès de sa tante qui m'apprit la triste nouvelle, en m'engageant à entrer dans la pièce où les parents entouraient le lit sur lequel reposait le grand-père.

(A suivre.)

C. R.

Théâtre Lumen. — La Direction du Théâtre Lumen, présente cette semaine une des dernières créations de la cinématographie française, **La Princesse aux clowns**, merveilleux film artistique et dramatique en six parties, tiré du très beau roman de Jean-José Frappa, mis à la scène par André Hugon. Pour ce qui est de la mise en scène et de la photographie, c'est un vrai régal pour les yeux. Au même programme, **Maréchal Punch**, comédie comique en deux parties, et les actualités mondiales et du pays par le « Ciné-Journal Suisse ». Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30, dimanche 13 courant, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — A son programme de cette semaine, le Royal-Biograph présente deux films des plus captivants et aussi des plus divers : **Les Egarés**, grand drame artistique et réaliste en quatre parties. Afin de céder aux nombreuses demandes qui lui sont parvenues, la direction du Royal Biograph fait une reprise de l'immense succès de fou-rire : **La Croisière de Navigator**, grand film humoristique en quatre parties. Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 13, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Pour la rédaction: J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût par fait, aux prix les plus modestes.

Adresssez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD

SUCURSALE DE LAUSANNE : Pépinet-Gd-Pont

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLAT, agent général, LAUSANNE